



Beaux livres 2020. La sélection Photo

« Une histoire mondiale des femmes photographes », la photo de studio, Helen Levitt, Yan Morvan, Albarran Cabrera, Stéphan Gladieu, Franck Horvat, Justine Kurland, Madeleine de Sinéty

Photo 1



Sans titre, série « Bam », 2005. Extrait d'« Une histoire mondiale des femmes photographes », sous la direction de Luce Lebart et Marie Robert Isabel Muñoz

« Une histoire mondiale des femmes photographes », sous la direction de Luce Lebart et Marie Robert

Qui se souvient de Jane Dieulafoy, grande voyageuse et romancière française qui parcourut la Perse à la fin du XIX e siècle, en pantalon et cheveux courts, pour en photographier les vestiges antiques ? Ou de la Canadienne Geraldine Moodie qui, à la même époque, tirait le portrait de cow-boys ou d'Inuits, et tenta même d'installer un studio photo dans un igloo ? Le monumental *Une histoire mondiale des femmes photographes*, qui rassemble plus de 300 noms et 450 images, vaut surtout par la découverte d'une incroyable galerie de personnages : exploratrices et aventurières, militantes féministes et politiques défilent au long des pages. En

[Visualiser l'article](#)

offrant un statut, un revenu et l'accès à des lieux traditionnellement réservés aux hommes, la photographie a constitué un terrain d'élection pour des femmes hors du commun. Même si l'histoire a souvent oublié leur nom.

Dirigé par Luce Lebart, historienne de la photographie, et Marie Robert, conservatrice en chef pour la photographie au Musée d'Orsay, commissaire en 2015 de l'exposition remarquée « Qui a peur des femmes photographes ? », ce dictionnaire d'un genre inédit vise à lutter contre l'effacement qui a frappé les femmes dans l'histoire officielle de la photographie – il prolonge les efforts effectués en France, ces dernières années, pour répondre aux critiques sur la faible place accordée aux femmes photographes dans les festivals, les institutions ou les prix. Souvent interdites d'entrée aux clubs photo, cantonnées à la sphère privée, restées dans l'ombre d'un mentor ou d'un mari, sans héritier pour inscrire leur travail dans la postérité, les photographes femmes ont pourtant, « *dès l'invention de la photographie, participé activement à son développement et son institutionnalisation* ».

Pour prendre le contre-pied d'une « *histoire canonique trop souvent andro et ethnocentrée* », les deux directrices ont pris un parti radical et militant : concevoir un ouvrage collectif et multiculturel écrit par 160 collaboratrices de tous les continents. Autre parti pris du livre : aborder la question en délaissant la seule perspective esthétique, au profit d'une vision sociale et politique, « *située* », qui met au centre la question de l'identité, raciale ou sexuelle.

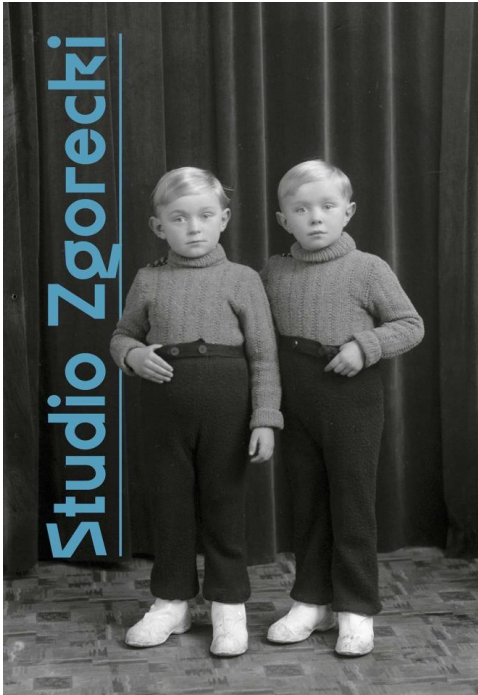
Au-delà des célébrités attendues (Cindy Sherman, Diane Arbus, Dorothea Lange, Dora Maar...), le livre lève avec bonheur le rideau sur des figures originales, méconnues ou oubliées, dont beaucoup se trouvent hors des radars occidentaux. L'impératrice chinoise Cixi, qui utilisa la mise en scène photographique pour servir sa communication au tout début du XX^e siècle ; l'Anglaise Anna Atkins, aux délicats cyanotypes, autrice du premier livre photo ; ou Nelly, sorte de Leni Riefenstahl hellène. Un large écho est aussi donné aux photographes féministes des années 1970 (Renate Bertlmann, Birgit Jürgenssen) ou aux Afro-Américaines qui ont interrogé l'identité noire (Deborah Willis, Ming Smith).

L'ouvrage n'évite pas quelques écueils. Certaines notices sont éclairantes, d'autres se contentent de dérouler des biographies sans aucune analyse, voire se focalisent sur les combats des femmes pour s'imposer... au point d'oublier les créations. De fait, dans son noble souci de réhabiliter des photographes ignorées, l'ouvrage s'appuie parfois sur des œuvres ténues.

On notera forcément quelques absentes : Orlan, Eleanor Antin, Annie Leibovitz... L'ouvrage reste stimulant et salubre, avec sa foule de créatrices novatrices, atypiques et talentueuses, qui viennent ajouter quelques chaînons nécessaires à l'histoire de la photographie. Signe que le sujet est dans l'air, *Femmes photographes. L'ouverture des possibles* (Photo poche, 432 p., 39 €), un coffret imaginé par Sarah Moon et Clara Bouveresse, est publié simultanément. **Cl. G.**

« Une histoire mondiale des femmes photographes », sous la direction de Luce Lebart et Marie Robert, Textuel, 504 p., 69 €.

Photo 2



« Studio Zgorecki ».
« Madame Yvonne », de Pascale Laronze

Jugées trop commerciales, trop conventionnelles et pas assez artistiques, les images produites au XX^e siècle par les photographes de studio ont longtemps été ignorées en France. Elles méritent cependant qu'on s'y plonge, autant pour en apprendre davantage sur des communautés et des traditions aujourd'hui disparues que pour goûter au simple plaisir de contempler des vies captées au vol par des opérateurs souvent dotés d'un vrai sens esthétique.

Les éditions Filigranes publient ainsi deux ouvrages passionnants à partir de deux gros fonds de négatifs – verres patiemment restaurés par des passionnés. *Studio Zgorecki* accompagne un projet de recherche et une exposition du Jeu de paume autour du studio de Kazimir Zgorecki. Habitant de la cité minière de Rouvroy (Pas-de-Calais), ce chaudronnier devenu photographe s'est penché, de 1924 à 1957, sur la communauté polonaise ayant émigré en France pour trimer dans les mines : au-delà des figures imposées, retouchées et mises en scène selon la mode de l'époque (photos de mariés, communiants...), il a témoigné de la vie d'un groupe à la culture vivace, saisie à travers des photos d'identité de mineurs, des rituels catholiques très suivis, des manifestations sportives...

Le gros livre *Madame Yvonne* s'intéresse, lui, à la production d'une photographe originale, Yvonne Kerdudo. Sans enfants et deux fois divorcée, fumeuse de pipe et femme de tête, « Madame Yvonne » a parcouru la Bretagne à vélo, chargée de ses plaques de verre, de 1902 à 1952, pour aller photographier les habitants autour du village de Plouaret (aujourd'hui en Côtes-d'Armor), où elle avait installé son studio. Mariages, moissons, courses de vélo, photos mortuaires, mutilés de la guerre de 14, familles nombreuses, animaux de la



[Visualiser l'article](#)

ferme ou nouvelle voiture... Plus brutes et moins retouchées que les photos de Kazimir Zgorecki, mais pleines de charme, les photos d'Yvonne Kerdudo ont été restaurées et documentées dans le cadre d'un projet collectif au long cours mené par la compagnie Papier Théâtre, qui a racheté le fonds et fait appel à de nombreux bénévoles pour identifier et dater les images. Les textes, en breton et en français, souvent à la première personne, qui accompagnent ces fortes photographies font revivre de façon intime la vie quotidienne, rude, dans ce coin rural de Bretagne. **Cl. G.**

« Studio Zgorecki », édition bilingue français-anglais, Filigranes/Jeu de Paume, 168 p., 35 €.

« Madame Yvonne », de Pascale Laronze, édition bilingue français-breton, Filigranes/Compagnie Papier Théâtre, 264 p., 40 €.

Photo 3

« A Way of Seeing », d'Helen Levitt

C'est un classique de la photographie qui est aujourd'hui réédité avec soin par les éditions Walter König, dans son petit format original, et où on retrouve avec bonheur les images d'une photographe américaine trop longtemps méconnue, Helen Levitt (1913-2009). *A Way of Seeing*, publié à l'origine en 1965 avec un texte de James Agee (en anglais), plonge dans le New York des années 1940, que la photographe transforme en un étrange théâtre, plein de poésie et de rencontres. Influencée par Henri Cartier-Bresson, dont elle a gardé la façon de saisir au vol un regard ou un geste, elle a pourtant son univers bien à elle, décalé et onirique. Concentrée sur la vie des quartiers populaires, Helen Levitt a surtout été fascinée par le monde de l'enfance, mais sans jamais faire de photos mignonnes ou attendrissantes. Elle retient plutôt de cet âge l'effronterie, la malice et le jeu, et surtout la capacité à inventer des histoires. Un miroir, un arbre, un trait de craie ou un ruban suffisent aux petits New-Yorkais, Noirs et Blancs mélangés, pour faire naître une attaque de gangsters. Il y a des accents fantastiques, voire surréalistes, dans les images de Levitt, qui a immortalisé l'incroyable créativité des graffitis enfantins et qui n'hésite pas à transformer un carton en gros mille-pattes ou une poussette en créature à deux têtes. **Cl. G.**

« A Way of Seeing », d'Helen Levitt, texte de James Agee (en anglais), Walter König, 118 p., 39,95 €.

Photo 4

« Pigalle », de Yan Morvan

La scène se déroule une nuit, sur les Grands Boulevards, à Paris. Au centre de l'image, l'œil est d'abord attiré par les immenses néons qui éclaboussent la façade de lumière, et l'enseigne, juste au dessus : Le Plaisir. Puis, le regard balaye la scène entière. A droite, un car de police. A gauche, sur le terre-plein, une Sanisette entrouverte. Quatre ou cinq agents de police font le pied de grue devant. A l'intérieur, en scrutant la photo, on distingue vaguement un corps effondré sur le siège. « *Le cadavre disloqué d'une transsexuelle, morte de surdose d'héroïne, attend que les pompiers l'emmènent. On ne me laisse pas approcher.* »

Yan Morvan n'a pas été pour rien reporter de guerre, fournissant à *Newsweek* et *Time* leur dose hebdomadaire d'images-chocs durant les années 1980, du Liban à l'Afghanistan, en passant par l'Iran, l'Irak et le Rwanda. Dans les années 1990, Pigalle est pour lui un autre théâtre de guerre. Pas de clichés posés, pas d'Amélie Poulain ni de poulbots de carte postale. A la place, une immersion le plus souvent en noir et blanc dans les cabarets interlopes, les sex-shops, les boîtes échangeuses.



Yan Morvan a su se faire adopter par le monde de la nuit, Michou bien sûr, mais aussi Pierre Carré, le dandy rocker qui tient Les Noctambules, et les autres. Il n'y a que lui pour se lier avec l'un des réalisateurs vedettes du porno d'alors, Michel Ricaud, l'initier à la philosophie de Jürgen Habermas, à la distinction entre la morale et l'éthique, et le suivre sur des tournages et des castings sauvages.

Le photographe, discret, capte les touristes « prêts à se faire plumer pour un peu de frisson et de fantaisie », les femmes fascinées par les apollons qui se dévêtent en rythme, les audacieuses chorégraphies des transformistes. Mais, surtout, il se glisse en backstage et dévoile l'envers du décor. Le petit mot « *Attention au maquillage* » collé par Michou sur le miroir de ses artistes. La strip-teaseuse qui nettoie d'énormes godemichés dans une minuscule salle de bains avant d'entrer en scène. La prostituée qui savoure une cigarette entre deux passes. Le danseur qui se faufile dans les coulisses, nu, avec à la main une paire d'impeccables chaussures noires.

A présent, un Bio C'Bon a remplacé le mythique New Moon et un Monop's'est installé dans les murs de l'Abbaye de Thélème, ancien repaire des auxiliaires français de la Gestapo devenu un cabaret de nus. « *Les couples bien mis avec poussette arpentent maintenant les trottoirs où figuraient avant les filles promises au plaisir* », ajoute Yan Morvan dans la préface, visiblement nostalgique du Pigalle qu'il a connu. Comme si le reporter de guerre, âgé aujourd'hui de 66 ans, regrettait que ce petit bout de Paris ne soit plus autant qu'avant un lieu de sexe tarifé, de trafics en tout genre, de violence. **De. C.**

« Pigalle », de Yan Morvan, La Manufacture de livres, 224 p., 55 €.

Photo 5

« Albarran Cabrera »

Le couple espagnol composé d'Angel Albarran et Anna Cabrera se plaît à utiliser des procédés et matériaux très anciens : tirages au platine, cyanotype, papier *gampi* japonais... Il transfigure la réalité pour la découper en tableaux baroques et sensuels, qui s'échappent vers la fiction. Leurs influences japonisantes, leur goût pour l'abstraction et les couleurs surréelles empêchent cependant leurs photographies de verser dans la simple nostalgie vintage. Pour la belle collection « Des oiseaux », lancée par les éditions Atelier EXB (ex-Xavier Barral), qui compte désormais neuf titres signés notamment par Penti Salamati ou Bernard Plossu, le duo a réuni et créé de toutes pièces des images en noir et blanc et en couleurs. Surgissent un œuf dans un nid, un vol de colombe décomposé dans le temps, un envol devant le mont Fuji qui semble droit tiré d'une estampe... Toutes sont un régal pour l'œil, tant les couleurs étranges, les cadrages inattendus, l'alternance de flou et de détails délicats ne cessent de surprendre. **Cl. G.**

« Albarran Cabrera », texte de Guilhem Lesaffre, Atelier EXB, « Des oiseaux », 96 p., 35 €.

Photo 6

« Corée du Nord », de Stéphan Gladieu

On sourit en feuilletant le livre de Stéphan Gladieu pourtant consacré à la Corée du Nord, l'une despires dictatures du monde. Pour approcher ce pays totalement fermé, il a décidé de prendre des portraits posés individuels d'habitants. Une demande en soi « révolutionnaire » dans un pays où la photographie, destinée à la propagande, ne s'entend que de façon collective. Le photographe a navigué dans un cadre rigide imposé



[Visualiser l'article](#)

par le régime, qui imposait le lieu exact de la prise de vue (parc d'attractions, ferme, usine ou cabinet médical), mais avec une certaine liberté – une fois sur place, il pouvait choisir lui-même ses modèles et le décor. Jouant à la fois avec les codes de la photo typique du « réalisme socialiste » (regard fier et tenue impeccable) et avec les sous-entendus de la culture visuelle occidentale, le photographe obtient des images étonnantes. Des images qui racontent, à travers la pose et les vêtements, à la fois les valeurs oppressives du régime (absence d'individualité, perfection de façade), mais aussi l'émergence d'une nouvelle catégorie de population peu à peu touchée par la mode. **Cl. G.**

« Corée du Nord », de Stéphan Gladieu, édition bilingue français-anglais, Actes Sud, 160 p., 35 €.

Photo 7

« Side Walk », de Franck Horvat

Parmi tous les photographes qui ont arpenté la ville de New York, le Français Franck Horvat, mort en 2020 après une carrière aussi longue qu'éclectique, se distingue par son talent de coloriste, qui éclate dans ce livre réunissant des images datant des années 1980. Le mobilier urbain aux teintes vives – piliers, escaliers –, les objets multicolores croisés par hasard dans la rue – bouquet de fleurs ou de ballons, parapluie – sont pour lui des pivots autour desquels il organise ses images. Il exploite aussi bien les reflets dans les vitrines que les détails de matière trouvés dans l'écorce d'un arbre ou les plis d'un imperméable pour créer des photos de rue pleines de sensualité. Sous son regard acéré, la vie quotidienne à New York paraît tantôt rude, tantôt enchantée, tantôt les deux à la fois. En témoigne une très belle séquence prise dans le métro new-yorkais délabré et tagué. **Cl. G.**

« Side Walk », de Franck Horvat, texte d'Amos Gitaï, Atelier EXB, 160 p., 37 €.

Photo 8

« Girl Pictures », de Justine Kurland

Dans ce livre qui joue la carte « girly » avec sa couverture rose pastel, Justine Kurland prend le contre-pied du mythe américain de la Frontière, espace mythique et fondateur peuplé de cowboys, d'écrivains en rupture de ban ou de marginaux de toutes sortes. Il y a vingt ans, la photographe américaine revisitait ce paradis à sa sauce, en mettant en scène cette fois des jeunes filles qu'elle imaginait en rupture de ban, des « runaway girls » qui pêchent, chassent, et s'amuse à l'écart du monde et des hommes, réinventant leurs propres règles. Peut-être parce qu'elle a choisi à l'époque comme modèles des adolescentes effectivement rebelles, ses images d'un Eden féminin gardent une réelle fraîcheur aujourd'hui. Brossage de dents à l'ombre de l'autoroute, baignade dans les sources et randonnée au milieu des cactus : la photographe joue, souvent avec humour, avec toute une tradition esthétique et littéraire. Mais ses images vont bien au-delà, en donnant vie et authenticité aux aspirations de ces jeunes filles, dont les rêves de liberté et de solidarité, ne sont pas différents de ceux des garçons. **Cl. G.**

« Girl Pictures », de Justine Kurland, texte en anglais, Aperture, 160 p., 58 €.

Photo 9

« Un village », de Madeleine de Sinéty



[Visualiser l'article](#)

Aristocrate, graphiste mariée à un fonctionnaire de l'Unesco, Madeleine de Sinéty arrive à Poilley, petit village au nord de Rennes par hasard, en 1972, alors qu'elle rentre de vacances. Tombée amoureuse du lieu et surtout de ses habitants, elle va s'y installer et y vivre dix ans, participant à la vie collective, aux veillées, aux moissons comme aux mariages. L'œil de Madeleine de Sinéty n'est pas celui d'un reporter : c'est un regard proche et tendre posé sur des gens qu'elle aime, à commencer par le duo formé par Maria Touchard, forte femme, et sa petite-fille, l'espiègle Béatrice. Ses images en couleur, réunies après sa mort, décrivent avec humour et un sens aigu du détail la vie au cœur même des fermes : le cochon qu'on découpe sur la table de la cuisine, les châtaignes qui grillent dans la poêle à trous, la toilette énergique des oreilles enfantines au torchon de cuisine. Sans en avoir vraiment conscience, Madeleine de Sinéty a aussi capté un monde en train de disparaître, et qui revit dans ses images aussi rude que joyeuses. **Cl. G.**

« Un village », de Madeleine de Sinéty, Gwinzegal, 188 p., 35 €.